

Présence d'André Malraux sur la Toile.

Art. 259, 15 novembre 2019 | document • René Guetta [Clappique], extraits de *Trop près des étoiles*.

***Trop près des étoiles*, par René Guetta (1929). Extraits.**

I

Le comte blond me dit :

— Nous partons demain.

— Ah !... Tu as décidé ça ?...

— Oui !... C'est le 1^{er} avril. Une plaisanterie. tu ne trouves pas !

Je n'étais pas convaincu. En fait de plaisanterie, traverser toute l'Amérique, de l'Atlantique au Pacifique !...

La longueur du trajet m'épouvantait. J'étais, à New-York, suffisamment loin de mon pays pour n'avoir pas envie de m'éloigner davantage ! J'hésitais.

— Allons, reprit le comte blond. Ne fais pas d'histoires. Cela va être follement intéressant...

J'étais sceptique. Je suis toujours sceptique quand il s'agit de l'inconnu. J'ai, depuis bien longtemps, appris que les voyages ne sont pas tels qu'on nous les a décrits. Mais le comte blond était optimiste.

— Comment, mon cher, tu fais des manières ? Voir toute l'Amérique d'un jet !... L'Illinois ! le Kansas ! le Colorado ! le New-Mexico ! l'Arizona ! la Californie ! Qu'est-ce qu'il te faut ? Et la fortune après, ajouta-t-il d'un air grave.

Son grand corps aux épaules larges, à la taille mince, était secoué par l'électricité de son enthousiasme. Peu à peu, à mesure qu'il parlait, son excitation s'infiltra en moi et, comme un bon air de jazz, me conquit tout à coup.

— Tiens, ajouta-t-il, regarde... Si tu n'es pas tenté après cela, je pars seul...

Il déplaça un journal, me mit sous les yeux un article, les phrases suivantes soulignées : *«Hollywood est la seule ville des Etats-Unis où les mœurs soient vraiment libres et où il est possible de mener la grande vie. Ses orgies peuvent se comparer aux orgies du gay Paree, etc...»*

Le comte me regarda triomphalement.

— Et bien ! hésites-tu, maintenant ?...

Tentant, en vérité, la Californie ! Pourquoi pas, après tout ? Et puis, n'aurais-je pas, en France, le prestige du monsieur qui connaît des pays étranges ? Je vois d'ici mes amis lorsque je leur parlerai de Hollywood.

— Comment est-ce que ?... Tu connais Douglas ?... Quel âge a Ronald Colman ? Et Charlot ?...

Le comte lut dans mon regard qu'il avait gagné. Ce n'est que pour la forme qu'il me demanda sans sourire, délicatement, pour ne pas me faire sentir que j'acceptais :

— Alors ?...

— Eh bien ! Je pense que tu as raison. A la réflexion, j'aime autant tout connaître pendant que je suis dans ce pays. Qui sait quand j'y reviendrai !

—Bravo. Je vais tout de suite m'occuper des billets. Et tu verras que tout se passera admirablement.

— Au revoir ! A demain, cinq heures.

II

De la manière d'arriver à Hollywood

L'excitation de l'arrivée secoue nos regrets; d'ailleurs, même sans excitation, l'arrivée est charmante. A peine sortis du train, la petite gare de Los-Angeles vous accueille, semble-t-il, avec une sorte de douceur. Et Dieu sait si c'est rare d'être accueilli avec douceur en Amérique ! On quitte l'énorme Grand Central de New-York et on arrive dans une espèce de petit chalet campagnard comblé de fleurs et de soleil. On a le sourire satisfait du monsieur qui, ayant quitté son bureau avec la migraine, arrive dans sa maison de campagne de Normandie. Car la gare de la grande ville de Los-Angeles est une toute petite gare qui a l'intimité des toutes petites choses.

Tout de suite, la chaleur cordiale de ce pays gai vous saisit, et, comme dans notre Midi, tout paraît être de bonne humeur. Il y a comme un air de vacances. Costumes clairs, pas de chapeaux, teints brunis.

Les porteurs sont loquaces.

— Bon voyage ?... Oui ? Tant mieux ! Il fait beau, hein, ici ?... C'est mieux qu'à New-York ?...

Les gens de l'Ouest ne peuvent pas souffrir les gens de l'Est, et ils sont ravis quand ils peuvent faire des allusions qu'ils croient piquantes. J'ai apprécié, d'ailleurs, ces discours qui m'ont rappelé ceux que font, à Paris, les chauffeurs de taxis à moustaches, lesquels ont toujours la conversation facile et le langage imagé.

— Tiens, il y a une célébrité dans le train, remarque l'homme, de l'air apaisé de celui «qui en a vu d'autres».

Effectivement, sortant d'on ne sait où, une nuée de photographes se sont rués sur le compartiment 485. Un petit jeune homme en sort, le plus naturellement du monde.

— Hello, boys, crie-t-il en souriant. Me voilà. Je suis bougrement content de voir votre Californie !

Vingt déclics. Le petit jeune homme continue, s'adressant aux journalistes, qui notent :

— J'ai le plaisir d'être dans les murs d'une ville dont les progrès, à tous les points de vue, ont fait d'elle une des plus importantes de nos Etats-Unis et du monde.

Il descend. Les journalistes, satisfaits, se coagulent autour de lui. Un autre groupe entoure ce groupe. Un géant brandit une énorme sur laquelle ces mots sont écrits en grandes lettres noires : «T... est dans la ville.» Docile, T... se laisse entraîner, sous l'œil intéressé des porteurs nègres, et sous l'œil approbateur des Californiens.

— Qui est-ce ?

— Nous le saurons demain, me répond sagement mon porteur.

Nous suivons le groupe. Dehors, attendent cinq rolls-royce; l'homme à la pancarte s'installe dans la dernière, le petit monsieur tout seul dans la première. Une foule d'amis hurlants s'empile dans les autres. Ce héros a le regard tranquille; on dirait qu'il a l'habitude. Nulle émotion, nul sens du ridicule ne marquent sa figure d'un trait spécial.

Aux deux agents motocyclistes qui gardent la voiture, il fait un geste de la main. Puis, les autos s'ébranlent, dominés par la sirène de la police qui couvre de ses ailes protectrices cet important personnage.

— Il doit être très connu, demandais-je.

— Oh !... ce ne sont pas les plus connus qui ont le plus besoin de publicité, vous savez.

Je me tourne vers le comte, qui n'a pas encore dit un mot. Il regarde avec un regard bleu, un peu lointain, la caravane qui s'éloigne triomphalement.

— Nous faisons purée, finit-il par dire, en montrant notre taxi qui attend.

— Mon cher, il n'y a que deux manières, m'a-t-on dit, d'arriver à Hollywood. 1° En faisant un tam-tam de tous les diables de publicité, ce qui doit être assez fréquent ici. 2° En arrivant comme des malheureux, ce qui est notre cas, et ce qui doit être la dernière des choses à faire si l'on veut se lancer dans le cinéma.

— Mais on ne peut pas faire de publicité si on n'a aucun titre pour en avoir.

— Toi, tu en as un, ce me semble, tu es comte.

— Ne fais pas d'esprit. Ce type qui vient d'arriver est soit un acteur, soit un auteur très connu, ou encore un financier. La manière dont il a parlé prouve déjà une autorité formidable. D'ailleurs, on n'enverrait pas la police arrêter la circulation devant les pas de n'importe qui. Alors, tu me fais rire avec ta publicité.

J'avais pourtant raison, instinctivement. J'ai appris plus tard que rien n'était plus facile d'obtenir qu'un peu de réclame fût faite autour de vous. La ville du cinéma est une ville spéciale. Les acteurs, même les tout petits acteurs, intéressent les populations. Tout le monde est avide de nouveauté, et il n'y a presque qu'à envoyer un mot annonçant son arrivée pour avoir des journalistes et des photographes à la porte du wagon. C'est à eux de se débrouiller après.

Mais ils trouvent toujours de quoi remplir leur papier. Un de mes amis, inconnu dans la ville, je le sus plus tard, n'avait-il pas envoyé une prime de cinquante dollars à celui qui le photographierait en premier?... Il eut vingt professionnels et vingt reproductions de sa personne... Il était connu.

Mais la personnalité du petit monsieur m'intriguant, j'eus bientôt la preuve de ce que je soupçonnais. Le lendemain, en ouvrant le Los Angeles Examiner, je suis tombé sur trois photos de lui et sur deux articles. C'était un champion de tennis de table...

Quant à sa fortune, elle se montait à treize sous; mais ce dernier détail, les journaux avaient omis de le donner.

III

Hollywood

Hollywood est une ville qui se trouve à l'extrême ouest des Etats-Unis, tout près de Los Angeles, dans la province de Californie, sur l'océan Pacifique.

Si je me permets de donner cette explication, c'est que j'ai l'impression qu'il y a peu de gens qui ont vu cette ville alors que le monde entier connaît le nom de ses principaux habitants. Qu'un professeur de géographie demande à n'importe lequel de ses élèves, fût-il Chinois :

— Qu'est-ce que Hollywood ? Quelle est la grande industrie de Hollywood ?

On lui répondra :

— Hollywood est la «capitale du cinéma», lequel cinéma est son industrie dominante. Quant aux indigènes, ils se nomment : Douglas Fairbanks, Charlie Chaplin, Gloria Swanson, etc...

Pourtant, c'est un tout petit coin, éloigné de toutes les parties du monde par des semaines de bateaux et des journées de chemin de fer; mais ce petit coin saillit, dans la mémoire des hommes, autant que Paris, Londres ou New-York.

Hollywood veut dire «Bois de houx.» Nul ne saurait dire pourquoi et je vous affirme qu'on n'y trouve pas de houx. C'est une ville charmante, étalée sous un ciel perpétuellement bleu. Personnellement, j'aurais mieux compris : «Palmwood», les

palmiers y étant les plus beaux du monde. Enfin, supposons qu'il doit y avoir une raison ancienne que je ne connais pas, et qui justifie ce nom. Hollywood est enchâssée dans de petites collines. De larges routes bitumées, brillantes sous le soleil, la coupent en sections symétriques, régulières, comme dans toutes les villes américaines. Contrairement à ce que, naïvement, j'imaginai, Hollywood est grand et ne se compose pas seulement de quelques rues. Je pensais, en effet, me trouver dans une espèce de village, entouré de tous les côtés de studios contigus. J'avais souvent rêvé d'entrer, comme dans un théâtre, dans la «cité du cinéma», et de côtoyer, ébloui, des cow-boys qui tirent des coups de revolver dans les rues, Douglas Fairbanks en train de sauter du sixième étage d'une maison, Menjou en habit, Novarro tout nu, et, enfin, de tomber en extase devant des femmes au maquillage mauve, de qui j'étais amoureux depuis des années. J'avais rêvé de rues encombrées de projecteurs, d'hommes à porte-voix, en manches de chemise, et d'appareils aux regards noirs et enregistreurs.

J'eus, en quelque sorte, une manière de désillusion, en voyant que Hollywood était une ville comme les autres villes californiennes. L'angoisse de me trouver dans un monde différent de celui auquel j'étais habitué disparaissait.

Je viens de dire que c'est une ville comme les autres. J'entends par là que, comme les autres, elle contient de larges avenues, de grands hôtels, des drugstores, des banques, des tramways, de grands magasins, des écoles, des théâtres et des cinémas bien entendu; mais, comme dans bien des villes de l'Ouest, il n'y a pas de poussière, pas de métro, pas d'elevated, qui sont ces infâmes trains suspendus qui empêchent les gens de dormir tranquillement. Tout, à Hollywood, est campagnard et gai, couronné d'un perpétuel soleil. Pas d'usines qui de leurs cheminées pourraient noircir le ciel si pur. On sent, dès l'arrivée, une ville neuve, jaillie entre le désert et l'océan.

Les vieillards vous racontent souvent les souffrances, les luttes et les fortunes que rencontrèrent, il y a un siècle, les chercheurs d'or au même endroit. D'ailleurs, il y avait beaucoup d'or dans la région et la fameuse «Imperial Valley» ne s'y trouve qu'à cent milles environ.

La «rue de la Paix» de Hollywood s'appelle Hollywood Boulevard. Grande avenue droite, bourrée de magasins, de restaurants et d'hôtels, et qu'un tramway traverse. L'un des meilleurs de ces hôtels est l'hôtel Christie, qui appartient aux fameux frères Christie, auteurs de plaisantes comédies. Les deux meilleurs restaurants sont : «Le Montmartre Café», tenu par un Français, et où toutes les stars se donnent rendez-vous, et «Henry», dont le propriétaire est M. Henry Bergman. Ce nom ne dit rien, mais le public a vu bien des fois cet honorable restaurant dans les films de Chaplin, dont il est l'aide dévoué depuis une quinzaine d'années.

Henry est gros, jovial, plein de bon sens, et, en récompense de sa collaboration et de son amitié, Charlie lui a acheté un superbe bistrot. Tout le monde va lui faire visite, et presque tous les soirs, vers minuit, à une petite table déserte, Charlie Chaplin soupe tranquillement sous l'œil protecteur de son protégé, perché derrière son comptoir.

Je ne vous dirai pas les noms des nombreuses avenues. Elles se ressemblent toutes, encadrées de palmiers géants, et accumulant, de place en place, des étalages de bois sur lesquels des fleurs à couleurs vives ou des fruits disposés en pyramides prennent des bains de soleil. La vitesse en auto y est interdite, et les agents motocyclistes arrêtent impitoyablement toute personne dépassant trente-cinq milles à l'heure.

Presque tout le monde a, là-bas, une maison et une voiture. On ne paye, en effet, qu'à crédit, ce qui permet à une demoiselle de magasin d'avoir sa chrysler qui l'attend à la porte pour la déposer dans son bungalow.

Le cinéma vous a montré ces petites villas californiennes. Elles sont en bois ou en carton-pâte. De couleurs claires, roses, vertes, jaunes, elles sont couvertes d'un toit brun et n'ont fort souvent qu'un étage. Le style employé le plus fréquemment est mi-espagnol, mi-arabe; l'intérieur se compose d'un petit salon, d'une chambre à coucher, d'une salle de bain et d'une cuisine. Bien entendu, je parle de celle pour lesquelles il faut payer de cinquante à soixante-quinze dollars par mois. Sur le devant, un jardin dans lequel un palmier gigantesque veille. Téléphone, glacière et lits qui se remontent dans le mur sont de petits suppléments qu'il faut noter.

Hollywood contient des rues entières formées de petits bungalows. Du côté de Wilshire Avenue, et plus on monte vers Beverly Hills, de grands bungalows très chers se dressent. Ils ont la même disposition, mais comportent, généralement, plusieurs étages. Les gens «élégants et cultivés» se font faire des maisons de style anglais (il y en a presque autant que de style espagnol), et les gens très raffinés, des maisons de carton-pâte, devant lesquelles tout le monde s'extasie et qui sont considérées du meilleur ton, de goût français, genre «château de Versailles» en miniature. C'est le comble de l'élégance.

L'intérieur varie, d'ailleurs, assez rarement et est également mélangé. Un beau meuble Louis XVI par exemple, à côté d'une demi-douzaine de chaises «à la Martine».

De grands buildings de quinze étages, des banques solides et des grands magasins complètent la ville. Dans les rues se croisent des jeunes filles presque nues sous des robes légères, avec des bas roulés s'arrêtant aux genoux, généralement très jolies et sans chapeau; de grands jeunes gens brunis par le soleil, en chandails, également sans chapeau. Des ford, des chrysler, des rolls, des packard. On ne rencontre évidemment pas de femmes enceintes (il n'y en a jamais dans les rues, en Amérique) et peu de femmes en deuil (cela ne se porte plus).

Puis, des *Liggett*¹ drug-stores, des bureaux de tabac et, de temps en temps, de superbes établissements exposés au soleil, éclatants de blancheur, qui sont les «Mortuaries». Ces bâtiments, qui sont réellement les plus agréables et les plus charmants à regarder, sont des endroits où on fait embaumer et mettre en bière les morts.

Il y a deux coins où les grandes stars, les grands directeurs et les grands producteurs résident. Car vous pensez bien que ces demi-dieux ne peuvent être continuellement en contact avec le public. Le premier est la montagne; là-bas, en haut des collines, Adolphe

¹ Mr Liggett a dans tous les Etats-Unis une chaîne pharmacies (drug-stores) qui non seulement vendent des médicaments, mais aussi des ustensiles de toilette, des ice cream sodas, des bretelles, des parfums, etc...

Menjou, Monta Bell, le directeur de la M. G. M.; Edith Sutherland et Louise Brooks, William Wellmann, et bien d'autres habitent.

L'autre coin se trouve situé à un quart d'heure de Hollywood et s'appelle Beverly Hills; quoique ce lieu soit moins connu que Hollywood, il a l'honneur, pourtant, de contenir dans ses murs tous les as du cinéma.

En ce refuge étonnant, Doug, Mary, Chaplin, Gloria, Norma Talmadge, Marion Davies, Norman Kery, Dick Barthelmess, Corinne Griffith, etc., vivent leurs vies célèbres. De grandes maisons somptueuses, aux parcs immenses, que l'on se montre comme des demeures historiques, sont «la maison de Gloria» ou «la maison de Harold Lloyd». De grandes avenues ombragées par les palmiers immenses et pas de tramways. Une petite ville, trois banques, quelques magasins, quelques appartements, des drug-stores, sont installés dans un coin pour que les résidents n'aient pas à se déranger s'ils veulent un cachet d'aspirine ou une paire de bretelles.

Beverly Hills contient deux hôtels : l'un, somptueux, qui vient d'être construit, le «Beverly Wilshire», et l'autre un peu plus simple, plus famille, où l'on joue au tennis. Autour de Beverly Hills, des maisons se construisent, des terrains se vendent, la ville déborde, les résidents étant de plus en plus nombreux, et jusqu'à Santa-Monica, la plage du Pacifique, les terrains se meublent chaque jour d'habitants nouveaux.

Hollywood est plein, Beverly Hills est plein, Santa-Monica est plein.

Ainsi, ce coin de désert, inconnu il y a vingt ans, est devenu l'un des centres les plus actifs et les plus productifs de l'univers. Est-ce à cause du climat ? Je pense que c'est une des premières raisons. Les pionniers du cinéma choisirent cet endroit simple, ignoré, aux terrains immenses et bon marché, et surtout exposé au soleil perpétuel, pour y établir leur quartier général. Puis, il y eut le côté mystérieux de cette terre où s'ébattaient, où travaillent tant de gens célèbres que l'on voit si souvent en images et de qui l'on ne connaît rien.

Les stars. Comment vivent ces artistes de l'art muet ? Que font-ils des énormes salaires annoncés ? Quelles sont ces fêtes magnifiques, ces femmes étonnantes ? Tout attire, fascine, et, peu à peu, l'immigration commence.

Pour beaucoup, aller à Hollywood, c'est aller au pays du rêve. Peut-être cette ville, qui a tenté tant d'êtres humains, où les palmiers sont monstrueux, où les avenues sont larges, d'où le soleil n'est jamais absent, où les maisons sont confortables, peut-être cette ville est-elle trop belle pour être bonne, comme ces fleurs de Californie si grosses et qui ne sentent rien.

IV

Les nuits de Hollywood

Orgies sur Orgies..., la grande vie..., etc... Tout ce que j'avais lu, tout ce que le comte blond m'avait raconté, je l'ai cherché à Hollywood pendant des mois. J'ai pris la dignité du lieu pour une façade comme celle de ces cafés paisibles de Toulon qui renferment dans leur arrière-boutique une fumerie d'opium. J'ai été à la recherche d'une vaine initiation, d'un mot de passe imaginaire; et lorsque, à une heure du matin, on me renvoyait chez moi sous prétexte «qu'il était tard», j'acquiesçais d'un regard complice qui signifiait :

— Oh ! je suis au courant ! Je ne suis pas si bête que j'en ai l'air. Livrez-vous à vos pratiques, quelles qu'elles soient, mais sachez que je ne suis pas votre dupe et que, bientôt, vous ne vous méfiez plus !...

Maintenant, je me rends compte combien je devais paraître bizarre à tous ces braves gens; peut-être ne s'en sont-ils pas rendu compte; peut-être ont-ils dit : «Encore un idiot.» Car je n'aurai pas été le dernier à croire que ce monde d'artistes est un monde de fous. La faute en est peut-être aux journalistes, qui continuent d'écrire les pires

stupidités et les pires mensonges sur cette ville. Est-ce l'envie ? Je ne pense pas. Ils veulent conserver ainsi le fluide mystérieux qui entoure les personnalités cinématographiques.

J'ai cherché tout de suite les boîtes de nuit.

Flanqué du comte blond, tous deux plein d'assurance de deux Parisiens qui en ont vu bien d'autres, – entre la place Pigalle et la place Blanche, – nous avons décidé de nous imposer en étant plus déchaînés que les plus déchaînés, plus basés que les plus blasés, plus cyniques que les plus cyniques. Et nous sommes sortis tous les soirs, comme à Paris, pour voir.

Voici ce que nous avons vu :

Dès que le soleil se couche, les rues s'apaisent, les lumières s'allument. Dans les petits bungalows modestes, à sept heures, le dîner est servi. Déambulant devant les fenêtres, combien de fois avons-nous jeté un coup d'œil indiscret et vu, réunie autour de la table, la famille prendre son repas. L'homme est fatigué. Silencieux, il lit son journal. La femme sert. Des enfants très blonds s'agitent sur leurs chaises; la radio joue *Blue Heaven*, de la station X. Y. Z. Le chien aboie dans le jardin. La ford se repose au garage, tout est calme, semblable aux autres soirs, semblable aux autres bungalows.

Certes, on devine que, le samedi, la bouteille de gin sortira d'un tiroir, qu'on prendra sa petite cuite hebdomadaire. Mais les autres jours, des rues entières s'éteignent ainsi à neuf heures, et seul Hollywood Boulevard reste vivace encore. Là, il y a les cinémas, les restaurants. On se promène sous les nuits californiennes comme on se promène en province sur le mail. On passe et on repasse devant les mêmes gens qui ont l'air désœuvrés et pauvres.

Des figurants font la navette, pâle de faim, avec les moustaches bien cirées, les trous de chemises bien raccommodés, dans le cas où un metteur en scène passerait par là.

Ils se connaissent tous et s'abordent souvent :

— Tu travailles, en ce moment ?

— Non. Et toi ?

— Moi non plus !

— Je n’y comprends rien ! Surtout après mon dernier rôle. Tu n’as pas vu ? Dans Sérénade. Mon vieux, tu es aveugle. Au moment où Menjou sort de chez lui, je suis en plein dans le *caméra*². Où vais-je, maintenant ? Je me balade... Je n’ai envie d’aller nulle part. Il fait si beau dehors.

Fausse fierté, mensonge ! Où pourraient-ils aller ? Ils n’ont pas un sou.

Les femmes qu’on croise sont ravissantes. Des collegues-girls de seize ans, fraîches et athlétiques, vous envisagent si froidement qu’on n’a pas le courage de leur parler. On marche. De temps en temps, une tête connue égarée dans une boutique. Qu’y a-t-il à faire ? Où peut-on aller ? Oui, il y a le «Montmartre». Mais il ne faut, le soir, aller au Montmartre que le mercredi. Les autres jours c’est vide et c’est bien cher.

A dîner, quelquefois, les hommes, leurs journées de studios finies, viennent y manger vivement sans beaucoup parler. Trop tard pour rentrer chez eux, ils essayent de se délasser dans ce restaurant à orchestre. Des groupes de la même compagnie s’installent aux mêmes tables. Conversation professionnelle et fatigante.

Quelques touristes espérant voir des vedettes sont déçus. Ils ne reconnaissent pas Harry d’Abbadie d’Arrast, le metteur en scène qui dîne avec Olozabal et Limur; ni Barney Glazer au nez fouineur, qui écrit des scénarios à succès; ni Walter Wenger, qui est à la tête de Famous Players; ni von Sternberg, le directeur. Ils ne peuvent pas imaginer que ces personnages éreintés, préoccupés, sont les artisans des films qu’ils admirent et qu’ils aiment.

Et ils les laissent s’en aller à onze heures, à pas lents, pour coucher leurs idées neuves, ou leur amertume, dans le lit trop somptueux d’une trop somptueuse maison.

² Appareil de prise de vue.

V

Les nuits de Beverly Hills

Dès huit heures, amoncellement de voitures devant la résidence de G. S... : rolls, packard, cadillac, minerva, même une bugatti. Le jardin immense, parfumé de plantes exotiques, resplendit de lumières. La porte d'entrée est ouverte devant la file infinie des maîtres d'hôtel à gants blancs, figés dans l'attitude décorative d'une fresque de Bernard Boutet de Monvel.

Le manteau, le chapeau, la canne, disparaissent dans leurs mains avec une précision automatique; une buée très dense de «savoir-faire» vous entoure et vous serre la gorge comme un bain trop chaud. Hollywood Boulevard est aussi loin d'ici que Paris. On est dans un cercle très fermé d'habitues et d'adeptes.

Si l'on est un professionnel du cinéma, il faut, pour pénétrer être une star ou un directeur connu; sinon, il vaut mieux dire que l'on est un gros industriel ou un amateur souriant. Les nuits de Beverly Hills sont des nuits d'étoiles; il faut avoir brillé ou il faut briller.

Je présente le comte, qui va pour la première fois dans un bal de vedettes; il est en extase devant les célébrités qui sont là en bloc. En une demi-heure, il connaît tous les dieux dont parle le monde, toutes les puissances inapprochables; les Chaplin, les Lloyd, les Gloria Swanson, les Marion Davies. Ils plaisantent, ils rient, ils boivent comme tout le monde; et le cher comte me glisse :

— Bravo ! Pour débiter au cinéma, ce n'est pas mal.

— Vous êtes depuis longtemps dans nos murs ? interroge F..., un directeur connu.

— Depuis un mois.

— Ah !... Ah !... Et vous vous amusez ?

— Mon Dieu, répond le comte habilement, je ne suis pas venu pour ça.

Froncement léger de sourcils de F...

— Vous êtes venu pour travailler ?

— Oui, le cinéma m'a toujours intéressé et...

Le comte va se lancer. Il a trouvé l'homme qui, peut-être, pourra l'aider.

— Et il vient se documenter sur place, pour écrire son prochain livre, dis-je vivement.

Le comte me regarde, ahuri. F... se retourne et, immédiatement, glisse à sa femme :

—Monsieur est un écrivain français «très connu». Permettez-moi de vous le présenter.

De lui-même, F... a augmenté mon mensonge. D'écrivain, le comte est devenu «écrivain très connu». Il se penche vers moi, de plus en plus surpris et m'entraîne dans un coin.

— Veux-tu me dire pourquoi tu as dit ça ? C'est ridicule, me dit-il en français.

— Mon cher, tu débutes dans cette «party». C'est ma cinquième. J'ai l'habitude. Il ne faut jamais dire que l'on vient faire du cinéma. Sois ce que tu voudras : homme du monde, banquier, avocat, joueur de tennis, personne ne te connaît; ils te considèrent comme égal à eux dans ton genre. Ils te mettront immédiatement à leur niveau. De connu, tu es devenu «très connu». Si tu fais du cinéma, tu es leur inférieur si grandement que cela les gêne et que, pour ne pas se déclasser ou pour ne pas être tapés d'un emploi, ils se replient dans leur coquille. Fini le prestige, même celui de l'étranger ! Sois quelque chose, quelqu'un, ou fais-le croire... comme lui par exemple !...

Et je montrais au comte le champion de tennis de table que l'on écoutait discourir sur l'utilité de jouer en revers au ping-pong...

Le comte se redresse, décidé à tout, et fonce avec témérité dans le groupe des célébrités. Le salon-fumoir se remplit peu à peu. Les cocktails innombrables, au jus de grape-fruit, circulent présentés par des valets à gants blanc.

Les invités sont introduits cérémonieusement. Ils arrivent par petits groupes, guindés, si dignes qu'ils jettent un froid. Chaque arrivée fait une pression curieuse sur les gens déjà là. Puis, la femme va «côté femme» et l'homme, «côté homme». Au début d'une party, les femmes et les hommes se séparent nettement en deux groupes distincts. Je crois que c'est la faute des hommes, qui, en dehors de leur propre femme, sont timides auprès des autres ou trop tentés. Le cher comte n'est, lui, ni marié ni timide, et la tentation ne lui fait pas peur. Il papillonne, et les maris, de leurs coins, regardent d'un œil patibulaire ce beau jeune homme qui se déploie.

Je jette un coup d'œil autour de moi. Ce sont les mêmes têtes que j'ai vues l'autre jour chez Marion Davies; et hier chez Corinne Griffith. Car à Beverly Hills, on sait exactement qui il faut inviter et quels sont ceux qu'il serait dangereux d'inviter en même temps. Vous pensez bien que les jalousies, l'envie, les racontars sont développés d'une façon très aiguë et que rien n'est plus difficile pour une maîtresse de maison que d'organiser des soirées qui se tiennent. J'ai vu G. S... rester des heures devant son papier et, aidée de deux secrétaires, combiner la soirée du lendemain.

— M, D..., bien. Mais si je l'invite, elle, il faut que j'invite aussi Harry et Eddie.

— Naturellement, madame, dit la secrétaire, scandalisée qu'on ait pu les oublier.

— Mais je ne peux pas inviter Eddie.

— Pourquoi ?

— A cause de C. W..., voyons.

— C'est vrai.

Consternation. On recommence.

— Bien entendu, vous avez marqué Helen Costello et son mari ?

— J'ai marqué Helen, madame, mais pas son mari.

— Comment ! mais il y a un mois qu'ils sont mariés...

— Oui, mais, depuis hier, ils sont en instance de divorce.

Ce n'est qu'après avoir effacé mille fois que le plu soucieux barrait le front de G... se détend et qu'elle me dit en souriant :

— Ouf !... Ca y est ! Vous, vous êtes entre Corinne et Mae. Ça va ?

Il est huit heures et demie. Tout le monde est là maintenant. La lune, par la fenêtre, jette un coup d'œil sur les étoiles. Personne n'y fait attention. La dignité, dans les cocktails, se diluent heureusement.

Les deux clans n'en font qu'un. Sur la terrasse donnant sur le jardin, des hommes en smoking fument et parlent, un verre à la main. J'ai l'impression qu'il faut faire un effort pour trouver un sujet de conversation; il y a dans toutes ces soirées trop de gens qui se connaissent bien et trop de gens qui se connaissent trop peu. La femme de l'ambassadeur et la femme du gros banquier, qui ont été invitées parce que leurs maris sont un ancien ambassadeur et un gros banquier, semblent un peu dépaysées de se trouver à côté d'une petite femme ravissante qui a débuté chez Mack Sennett et d'un gigolo à rouflaquettes sur le côté qui est en passe de devenir une grande vedette.

Non pas que leur éducation laisse à désirer : ils se conduisent tous deux divinement. Mais il est naturel qu'une bourgeoise ou qu'une ambassadrice n'ait pas la même tournure d'esprit et la même façon de voir qu'une artiste.

On peut faire la même réflexion dans tous les pays. Rien n'est plus difficile à organiser qu'une soirée mondaine et artistique. Les bourgeois veulent être trop à la page, et les artistes, trop femmes du monde.

A neuf heures, le maître d'hôtel annonce que le dîner est servi. Les portes s'ouvrent sur une énorme table, longue et mince; chacun s'installe devant l'assiette qui porte son nom. Tout est très protocolaire, trop protocolaire. Le comte m'avait parlé d'orgies !... Enfin !

Sur la table, un service très beau, éclairé par des bougies. Il est de «bon ton» de dîner «aux chandelles». Et ce paradoxe et cette affectation si franche, d'une allure désuète et démodée, donnent un certain charme à ce pays essentiellement moderne.

L'ancien ambassadeur et le gros banquier sont, ce soir, les seuls inconnus. Tous les autres se connaissent et s'apprécient.

Gloria Swanson aux yeux immenses, accompagnée de son mari; Corinne Griffith, habillée par Lanvin, avec Walter Morosco; Mae Mac Avoy, très jeune fille; Loïs Wilson, son inséparable amie, encore plus «jeune fille»; Virginia Valli, que l'on invite jamais, c'est un principe, sans ses deux camarades : Julanne Johnston et Carmélita Guérithy; Georges Fitzmaurice, le metteur en scène qui parle français aussi bien que l'anglais, et sa femme Diana Kane, sœur de Loïs Wilson; Richard Barthelmess, Harry d'Abbadie d'Arrast, Toto et le cher comte.

Sally O'Neil, Bébé Daniels et Jack Pickford; King Vidor et sa femme Eleanor Boardman; Menjou et sa femme; Norma Talmadge et Constance, sa sœur; Eddie Kane avec son inséparable œillet; enfin, Louella Parson.

Miss Louella Parson est toujours, toujours invitée. C'est, en effet, la journaliste, le critique du Los Angeles Examiner. Elle sait tout, voit tout, annonce tout. Il faut être en bons termes avec elle, si l'on ne veut pas en subir les conséquences. Ses articles sont lus chaque matin par les gens de cinéma, et cette personne souriante cache une puissance considérable sous des dehors cordiaux. Elle peut faire beaucoup de mal. Elle peut aider aussi aisément à lancer un inconnu.

Le dîner se poursuit. Chère excellente, bons vins, bon champagne, servis par des valets dignes du faubourg Saint-Germain.

On tâche de parler de tout sauf de cinéma, et, parce qu'il y a des Français, chacun donne son impression sur Paris.

— J'aime beaucoup Paris, me dit avec son accent délicieux Mae Mac Avoy. Mais les taxis vont trop vite.

L'ambassadeur et le banquier semblent un peu déçus. Ce dîner est semblable à ceux qu'ils donnent dans leurs hôtels de New-York. Et ils vont être obligés d'inventer quand ils raconteront leur soirée chez G.S... C'est trop banal, aussi.

Au salon, le café et les liqueurs sont servis. G... fait les honneurs d'une façon exquise. Des groupes s'organisent. Le comte est entouré de huit femmes et il a l'air ravi. Louella Parson lui promet d'écrire un article sur lui. Elle sait déjà par cœur les titres des chefs-d'œuvre qu'il n'a jamais écrits. Le champion de ping-pong est presque délaissé.

On danse très peu à Beverly Hills, après dîner. Les gens qui ont travaillé toute la journée aiment encore à faire travailler leur cerveau. Des jeux s'organisent où le talent doit s'exercer et où l'improvisation joue un grand rôle. Rien n'est plus étonnant que de voir Marion Davies dans ses imitations de Lilian Gish, de Pola Negri, de Gloria Swanson. Gentiment, sans se faire prier, elle amuse la galerie pendant des heures. Quelquefois, Harry Crocker ou Chaplin ou Fairbanks Jr jouent avec elle de petites charades qu'ils imaginent. Cette personne est l'âme de toutes les belles parties et son esprit est étonnant.

Elle peut ainsi ravir son audience fort longtemps sans lasser personne. Mais vers une heure, tranquillement, elle rentre se coucher pour être sur le *set* à neuf heures du matin.

Chaplin, lorsqu'il connaît bien les gens chez qui il est, et ceux qui sont invités, est remarquable aussi. Il chate. Il joue du piano, il imite, il s'amuse, il raconte des histoires avec une telle verve que, comme des enfants, nous ouvrons grands yeux. Est-il possible qu'en improvisant on puisse avoir tant d'idées ?

Il a conscience de sa supériorité. Sa petite taille se redresse. Et sous ses cheveux gris coule le fleuve bleu du génie.

Mais la grande distraction d'après dîner est le bridge. Tout le monde, à Beverly Hills, joue au bridge. Les tables sont mises dans le salon, dans le fumoir, et les Barthelmess, les Fitzmaurice, les Swanson, les Goldwynm les Bébé Daniels, les Eddie Kane, s'installent. Tous jouent très bien. M^{me} Fitzmaurice et Bébé Daniels sont, paraît-il, des joueuses très remarquables. Et à mesure que les tables se forment, le silence grandit.

— *One no trumps.*

— *Two spades.*

Les fronts de ces jolies femmes, que le monde entier admire, se plissent sur les cartes neuves. Comme elles sont bourgeoises, ces artistes ! Comme elle aiment l'effort, l'effort perpétuel ! Comme leurs jeunes visages si beaux, à peine maquillés, semblent sérieux et préoccupés ! Rien n'est plus délicieux que de sentir chez ces femmes qui ont travaillé depuis leur enfance un tel dédain de la puérité. On devine qu'elles aiment l'ordre et l'organisation, elles aiment être sérieuses.

Le comte ne joue pas au bridge, moi non plus. Nous somme affalés sur un divan; à côté de jeunes personnes fort jolies nous tiennent compagnie. Elles parlent doucement de leurs prochains rôles.

Chose curieuse : dès minuitm les parties s'interrompent. Les traits se marquent. Les yeux se ferment un peu. Une atmosphère de fatigue se dégage de ces corps qui font dans la journée des efforts perpétuels. A une heure du matin, il ne reste que deux tables de bridge. Le salon est éteint.

L'ambassadrice et la femme du banquier, qui ne savent pas jouer aux cartes, ont, pour passer le temps, bu. Elles se précipitent sur nous :

— Mettez le phono. Nous allons danser.

C'est l'heure où l'on doit commencer à rire; j'empoigne la femme du banquier, et c'est avec cette digne bourgeoise que, sous l'œil légèrement dédaigneux et désapprobateur de G..., je me suis lancé dans le tourbillon gai qui s'est fait tant attendre.

Voilà quelles sont les orgies. Et toutes les «parties» à Beverly Hill ressemblent à celle-là. De temps à autre, lorsqu'il y a beaucoup de travail, ou dans quelque maison moins importante, le bridge dure jusqu'à cinq heures du matin et on se couche plus tard.

Mais les Fairbanks, les Swanson, les Corinne Griffith, les Marion Davies, sont des êtres humains très sages. Leurs réunions, un peu conventionnelles, sont dues à ce qu'ils ont trop vécu, trop lutté depuis leur enfance pour avoir la situation qu'ils ont, pour se complaire à des sauteries d'ivrognes. Ils se trouvent dans la position des gros industriels qui ont peur de faire la noce à Montmartre avec de petites femmes, de peur qu'un de leurs secrétaires ne les voie... Ils ont trop de soucis, trop de responsabilités, trop de choses à régler, pour se permettre de faire les fous, – du moins, en public.

Ce n'est pas de l'hypocrisie, c'est de la prudence. Les rois sont obligés de faire ce que l'étiquette leur prescrit de faire. Ils sont un peu dans le même cas. Et leur publicité ? Ne doivent-ils pas s'en méfier ? Les journalistes savent tout; leur indiscrétion ne connaît pas de limite. Un petit doigt levé de travers leur fournit trois colonnes dans leur papier du lendemain; eux sont trop à l'affût de scandales, les maîtres chanteurs d'argent à gagner, d'accusation trop faciles, et le public de changement, pour que les stars risquent de les satisfaire ainsi tous.

Imaginez que Fairbanks, un peu plus gai que de coutume, renverse, avec sa voiture, un bec de gaz, Sunset Boulevard. Quelle affaire pour le policeman qui lui dressera sa contravention, pour le magistrat qui le jugera ! N'auront-ils pas tous deux leurs noms dans les journaux ? et une énorme manchette, le lendemain, traduira :

«Terrible accident d'auto. Doug ivre mort après orgie.»

Et puis, ne sont-ils pas presque tous mariés ? Qui sait si tout cela se passerait de la sorte si tout le monde était célibataire à Hollywood ? Alors, ces soirées de réputations si diverses ne sont, en somme, que des soirées charmantes dont les hôtes importants et tranquille ne veulent, par d'inutiles performances nocturnes, nuire ni physiquement ni moralement à leur accablante popularité et à leurs travaux.

Sans faire une plaidoirie, sans vouloir dire que tout est parfait, je ne suis pas mécontent, moi qui ai vécu dans ce milieu fort longtemps, de dire la vérité sur ces «wild parties» dont j'ai seulement entendu parler, mais auxquelles je n'ai jamais assisté chez les «stars» de Beverly Hills.

René Guetta

(A suivre.)

René Guetta : *Trop près des étoiles* (1929) – extraits.

VIII ⁽³⁾

Les studios

Là aussi, je m'étais complètement trompé. Je m'imaginai qu'un studio, c'était un grand hangar, ou même une série de hangars. A Hollywood, les hangars existent, mais ce n'est qu'une petite partie du studio. Les studios sont de gigantesques et somptueux emplacements qui s'appellent : Paramount, M. G. M., United Artist, First National, ou Universal.

De l'extérieur on ne voit, de ces endroits sacrés, que d'immenses enceintes s'étendant à perte de vue, dont les murs blancs ne connaissent jamais l'ombre. Une gigantesque porte d'entrée, majestueuse comme celle d'un temple, mouille d'émotion les tempes de l'étranger, lorsque celui-ci la passe pour la première fois. D'ailleurs, quel service d'ordre ! Je crois que la résidence de M. Doumergue, ou la maison de Lindbergh,

³ Copyright by René Guetta, 1929. Tous droits réservés. Voir les *Annales* depuis le 15 février 1929. (Ndla.)

est moins difficile à forcer que l'entrée de la porte de M^r Lasky, de M^r Thalberg, de M^r Schenck ou même de l'un des nombreux metteurs en scène ou de l'un de leurs assistants. Sans rendez-vous, on attend généralement trois heures avant de voir l'un de ces magnats. Ces chefs, quoique s'occupant d'une entreprise artistique, sont rarement des artistes. Ce sont des hommes d'affaires. J'ai dit, auparavant, qu'un studio était une usine. Eh bien! cette usine a pour chef un industriel. Comme dans toutes les usines, il y a d'énormes bureaux dépendant les uns des autres et aboutissant, finalement, à un point central : la direction. Dans ces usines, il y a donc mille départements, milles bureaux.

C'est dans le *Scénario Département* que toutes les histoires proposées sont lues. Si elles sont mauvaises, on les retourne à l'auteur; si elles sont possibles, on en fait un résumé, et on l'expose au manager général. L'histoire est alors achetée, l'auteur convoqué et payé par le manager, qui lui donne un chèque variant de deux mille cinq cents à cent mille dollars. Après quoi, l'histoire est confiée au bureau de l'un des nombreux supervisors, avec l'ordre du chef d'organiser et de contrôler toute production, qui ne doit coûter, par exemple, que deux cent mille dollars et qui doit être faite en vingt-neuf jours.

Puis, l'histoire est dépêchée dans le bureau de l'un des *Scenarios «writers»*, qui la démembrera et qui la présentera finie techniquement et comme elle doit être tournée. Pendant ce temps, un metteur en scène, dont le genre de talent convient au sujet traité, a été appelé. Fréquentes conférences à propos du film, entre le *manager*, le *supervisor*, le *metteur en scène*, le *scenario writer* et, quelques fois, la star. Ces conférences sont souvent orageuses; le temps accordé est trop court, le crédit trop petit, ou l'acteur désigné n'est pas celui qu'il faudrait. Batailles obligatoires, d'ailleurs, entre les chefs *businessmen* et les metteurs en scène artistes, de tempérament si opposé. Lorsque tout est réglé de ce côté, le manager se retire et, seuls, le supervisor et le metteur en scène restent en présence. Le metteur en scène travaille alors pendant quelques jours dans son bureau et, à l'aide de ses assistants, fait des retouches et combine son interprétation, les décors et les costumes. Pour l'interprétation, les assistants se mettent en rapport avec le Casting Office et, d'après les genres, appellent par téléphone des artistes dont ils ont le

nom, dont ils connaissent le prix et la spécialité. Combien, dans Hollywood, combien attendent ce coup de téléphone :

— Hello. Master X... Veuillez passer demain matin, première heure, au casting, chez M. G. M.

Les tests sont alors pris, c'est-à-dire que l'on essaie les acteurs qui se présentent en leur faisant tourner une petite scène signifiante, par exemple :

— Rentrez dans la chambre lentement. Vous vous approchez de la fenêtre d'un air intrigué, vous appelez quelqu'un dans la rue, et doucement, en souriant, vous vous asseyez à la table.

Un premier plan de la figure (pour voir si le sujet photographie bien) est pris également.

De tous les essais (on en prend quelquefois quarante pour le même rôle), on choisit, naturellement, le meilleur, et l'heureux acteur est appelé. Que de figures anxieuses durant ces essais, qui, même pour les vieux, on l'aire d'examens dont ne dépend pas seulement l'honneur d'être reçu, mais aussi le pain quotidien ! Que de mauvais essais dus à la nervosité ! Que de désespoirs sur les figures pâles qui ressortent quelques jours après (recalés) !

— Pourquoi n'es-tu pas pris ? Tu ne photographies pas bien ?

— Sim je photographie merveilleusement (je n'en n'ai jamais vu de modestes), mais l'assistant directeur est stupide. Il n'y connaît rien. D'ailleurs, il m'a demandé de faire quelque chose où tout tempérament dramatique comme le mien n'eût eu aucune chance. C'est O'Brien qui a le rôle. C'est tout dire.

Et ils s'en vont l'estomac creux, sans vouloir croire à leur inutilité. Lorsque l'interprétation est complète, les décors installés selon les crédits autorisés, sous l'œil d'un *business-manager* nommé pour chaque film, lorsque les stars ont passé par l'atelier des costumes, lorsque le metteur en scène a combiné presque jour par jour de quelle

manière il fallait ou ne fallait pas suivre la technique du scénario, c'est alors qu'un beau matin, suivi d'une équipe d'électriciens désignés automatiquement, de son cameraman, le l'assistant cameraman, de deux assistants personnels, il se dirige, à neuf heures, vers le hangar dans lequel les décors ont été montés. Et, assis sur un fauteuil portant son nom, son mégaphone dans une main, entouré de son état-major qui lui obéit à la lettre, son manuscrit à côté de lui, il donne le premier tour de manivelle, tout étant préparé, fixé pour le futur. Toute la journée, il tourne. Chaque scène est notée par une sténographe, dans le cas où il faudrait recommencer après projection. D'ailleurs, dans le même hangar ou stage, il y a plusieurs compagnies ayant chacune leurs emplacements, ou set. Aucune confusion, Tout le monde marche à la baguette. Les lumières s'éteignent et se rallument ; les menuisiers clouent à côté ; les stars, obéissantes, recommencent trois, quatre, cinq, six, dix, vingt fois la même chose, sans se plaindre. On raconte que Murnau a fait recommencer cent quatre fois une scène à Janet Gaynor.

La musique joue une valse triste. A côté, elle joue un fox-trot. Quelquefois, il y a dans un studio, sur les différents stages, dix compagnies qui tournent deux ou trois par hangar.

On déjeune à midi. Généralement, chaque studio a son restaurant. C'est l'endroit le plus curieux de tout l'établissement. Dans la grande salle, des stars, des figurants, des jeunes filles, des vieilles dames, des généraux russes, des esclaves égyptiens, des Peaux-Rouges, des crinolines, des bandits, des policemen, des ingénues, des militaires se coudoient, maquillés, à la même table.

Chez M. G. M., John Gilbert en cosaque, Lew Cody en habit, Carl Dane en joueur de football, Novarro en corsaire, Norma Shearer en beauté, Renée Adorée en Russe, Greta Gabo en femme fatale, Aileen Pringle en naturel. Dans le coin réservé aux metteurs en scène : Fred Niblom Monte Bell, Edmond Goulding, Bob Léonard, Nigh, etc.

Chez First National, Dick Barthelmess en berger, Molly O'Day en pierreuse, Colleen Moore en paysanne, Billie Dove en femme du mondem Dorothy Mackail en

trottin, Jack Michael en conducteur de tramway, etc... Côté directeur : Fitzmaurice, Jack Dilonm Santele.

Chez Paramount, Jannings en patriote, Menjou en habit, Gary Cooper en militaire, Richard Dix en footmballeur, Bancroft en bandit, Bébé Daniels en Espagnole; Esther Ralston, toute blonde; Pola Negri, toute noire. Côté directeur : Reed, Harry d'Arrast, Willmann, von Sternberg, Lubitch, etc... Tous discutent cordialement dans une atmosphère de gaieté.

Il n'y a pas d'heure pour finir la journée. La moyenne est à cinq heures et demie. L'assistant ne dit que : «Demain sur le set, à neuf heures.» Tout le monde s'envole. Seuls, les metteurs en scène, les stars et le cameraman n'ont pas fini. Lentement, soucieux, discutant sur les différents *shots* de la journée, ils se dirigent vers la salle de projections. Il y a des quantités de salles de projections. C'est là que l'on voit les épreuves de la veille : *les rushes*. Discussion dans le noir sur le jeu, sur l'éclairage, sur le choix à faire des films présentés. Ce n'est qu'après ce dernier effort que le travail du jour est terminé.

Maintenant, la nuit est tombée. Les bureaux sont vides. Les portes sont fermées, surveillées par un gardien aux aguets. Les hangars se délassent sous les étoiles. Souvent, pourtant, vers neuf heures et demie du soir, l'un d'eux s'éclaire; des ombres bougent, des voix parlent. C'est une compagnie qui force les heures, c'est un directeur en retard sur l'horaire prévu. Il travaillera jusqu'à deux ou trois heures du matin.

Lorsque le film est terminé, les acteurs ont fini, les assistants aussi. Seul, le metteur en scène se plonge tous les jours dans *cutting room*, ou chambre de montage. Là, aidé du cutter (ce sont généralement des jeunes), il procède à cette partie délicate. Le montage est certainement un des travaux les plus importants, et peu de films sont bien découpés et donnent l'impression de continuité absolue qu'ils devraient donner. Les Allemands sont passés maîtres et L'Aurore est le film le mieux coupé que j'aie jamais vu. Enfin, quand cette opération est finie, le film est donné au titreur. C'est la dernière étape avant la présentation.

Ainsi, un studio est une ville et une usine. Côté bureaux : 1° Les chefs; 2° Le manager; 3° Les supervisors; 4° *Les scenarios writers, les gagmen, les scenarios dept., les business managers*, les secrétaires, les dactylos. Côté arts : les metteurs en scène, *les casting offices*, les assistants, les stars, les loges d'artistes, les hangars, les électriciens, *les cameramen*, les ateliers de décors, les ateliers de costumes, les maquilleurs, *les projections rooms, les cutting rooms*, les imprimeries. Il y a du travail pour des milliers d'individus, Il n'y en a pourtant pas assez pour tous ceux qui cherchent à vivre.

Tous les studios ne sont pas à Hollywood. Le Paramount, Melrose Avenue; Le Fox, Sunset Bd.; les United Artists, à Santa Monica, avec ses merveilleux bungalows crèmes et verts, qui servent de loges à Mary, Doug, les Talmadge, Barrymore, et Gloria, Chaplin's Studio; Brea Av., qui ressemble à une écurie normande de chevaux de course; Christie, tout petit, Sunset Bd., tout à côté de Paramount; Columbia, Tiffany, etc.

Universal est à Universal City; Burbank, en pleine campagne, à quelques milles de Hollywood. Le studio est assez laid, mais entouré de montagne. Carl Laemmle, son président, est l'homme qui produit le plus, dix ou douze compagnies tournent souvent en même temps. First National est aussi à Burbank. Magnifique entrée, bungalows somptueux, collines autour. Il a un petit genre distingué. De Mille, lui, s'est installé à Culver City, comme M. G. M. Studio coquet, plus petit, blanc.

Tous ont une façade imposante et impassible, gardée par des rangées d'autos. Tous sont d'une architecture moderne à colonnades. Tous ont l'air de paisibles résidences. Et les étrangers, qui ne savent pas, ne peuvent pas se rendre compte que, derrière ces murs blonds, leurs idoles vivent, travaillent et font ce qui va être vu par le monde entier : un film de cinéma.

En résumé, ces studios sont des usines merveilleusement organisées, dont chaque département dépend d'un autre. C'est un endroit sacré où nul ne peut pénétrer et où le service d'ordre est sévère par intérêt de la bonne marche des affaires. C'est un endroit où d'énormes capitaux sont engagés, ces capitaux devant rapporter un bénéfice à ceux qui les risquent.

Tout n'est pas parfait. Des points faibles trouent l'homogénéité de ces organisations, par exemple celui qui nécessite, pour la même histoire, l'emploi de trois personnages différents : l'écrivain qui écrit la nouvelle, celui qui la transpose, et le metteur en scène qui la tourne. Cela fait la pression de trois cerveaux pendant différemment et voyant l'histoire sous un angle différent. D'où les fréquentes disputes. Hélas ! il y a encore fort peu de scenario writers qui soient capables de diriger, et très peu de metteurs en scène qui soient capables d'adapter ! Tout le monde ne peut pas être un Chaplin qui écrit, dirige, et joue. Deux de ses élèves l'ont pourtant suivi : Monte Bell, qui réalise ses propres histoires, et Harry d'Abbadie d'Arrast, qui vient de faire la même chose. Ted Browning, qui dirige Lon Chaney, et, parfois, Raoul Walsh écrivent aussi; leurs films ont, par la suite, un ensemble remarquable.

Un autre trou important est la question argent. Combien de directeurs sont empoisonnés par leur crédit alloué, trop faible, et leur temps, trop limité ! Ils sont obligés d'utiliser de vieux décors, de vieux costumes, et de se presser pour finir à temps; l'énervement leur ôte souvent leurs qualités principales et les acteurs en subissent les conséquences dans leur jeu.

— Enfin, vous ne comprenez pas ce que je dis. C'est la dernière fois que je recommence. Tâchez de ne pas jouer comme une savate, hein !

Des discours comme ceux-là sont fréquents et peu encourageants.

Heureusement, il faut avoir vu pour savoir. Vous chères lectrices, vous n'en savez rien. Vous remarquez les beaux décors, point les laids. Et vous ne savez pas, lorsque vous voyez sourire Florence Vidor ou Gloria Swanson à l'écran, si, avant de tourner cette scène, elle ne pleurait presque dans son fauteuil...

Un studio est un endroit de rêve. Qu'il demeure pour vous ce que vous croyez qu'il est !

IX

De la publicité. La popularité

Les vedettes cinématographiques américaines ne sont jamais tranquilles. J'entends par là qu'elles vivent perpétuellement sous l'autorité d'un œil fixe de tribunal, que ce soit l'œil de verre de l'appareil de prises de vues, ou que ce soit l'œil innombrable du public, et que, s'il est fatiguant de travailler, il est encore beaucoup plus fatigant d'être l'enfant adopté d'une foule enthousiaste.

Mais jamais elles ne tâchent de rompre le courant sympathique qui s'étend entre elle et, au contraire, s'efforcent de le raviver perpétuellement par ce qu'on appelle la publicité. Cela fait partie du métier. Comme nous l'avons dit précédemment, les vedettes, en effet, doivent tout au public. C'est le public qui les a faites, elles vivent de son amour. Et il le sait. Il rend un service; il en veut un autre; cet autre est de savoir exactement ce qui se passe dans la vie de leur protégée, comme les parents font avec leurs enfants. N'est-ce pas par ses lettres, par ses enthousiasmes, par ses compliments, ses demandes de détail, que le public a fait sortir de la médiocrité telle jeune femme inconnue ? N'est-ce pas par le besoin de précisions sur ce qu'elle aime (quel âge a-t-elle ? est-elle mariée ? a-t-elle des enfants ? etc...) que les chefs d'une compagnie se rendent compte de la popularité de la nouvelle star ? N'as-tu pas, public, plein droit à la reconnaissance de ceux qui, par toi, atteignent à la célébrité, par toi atteignent à la gloire, par toi reçoivent les énormes salaires qui ne sont que proportionnés aux énormes recettes que tu as versées, toi, public ?

C'est pourquoi le courant n'est jamais interrompu, et c'est pourquoi chaque vedette se rend compte de l'utilité énorme d'entretenir avec ses admirateurs des relations courtoises.

Chaque studio a donc un département de publicité très bien organisé. C'est grâce à lui que vous savez tous les petits potins concernant votre actrice préférée. Grâce à lui, vous suivez sa vie presque journalièrement. Vous savez son salaire. Vous savez si elle se teint en blond. Vous savez si elle va en Europe. Vous savez si elle se marie. Tout ce qui vous intéresse est divulgué et souvent même ce qui ne vous intéresse pas. Le personnage de «star» qui est en chair et en os comme vous et moi, devient bientôt, sous l'amoncellement de discours et de photographies, de potins et de détails parus dans les

journaux, un personnage étonnant, de roman, ou un dieu, et votre curiosité ne connaîtra pas de limite lorsque vous pourrez voir, toucher, cette personne étonnante.

Si les débutants ont tous les yeux tournés vers la gloire, les anciens ont les leurs baissés vers la tranquillité. C'est pour cela que la plupart d'entre eux aiment Hollywood.

— C'est le seul endroit, me disait Charlot, où on ne s'occupe pas de moi.

Et il a raison. A Hollywood, on connaît trop les vedettes; on en a trop vu naître, trop vu débiter, pour s'émouvoir. Gloria, Doud, Corinne Griffith, peuvent se promener sans avoir les habits arrachés par l'enthousiasme. Les passants se retournent et disent :

— Tien, voilà Gloria.

Tandis qu'à New York, on sauterait sur sa robe, ses bas, ses souliers. La popularité est plus dangereuse que l'impopularité. La foule, sans le savoir, – comme les gens très forts qui, en vous serrant la main, vous font mal inconsciemment, - bouscule avec la délicatesse d'un meurtrier. Sous les projecteurs-réclames de Broadway, devant un théâtre, j'ai vu certaines vedettes populaires pâles d'émotion quand il s'agissait de traverser la foule d'admirateurs venus pour voir. Devant les mains qui s'agrippent, les souffles durs de la foule, le sourire de la star devient un sourire de commande. Et elle sait qu'elle ne peut que sourire. Car la foule change d'idée rapidement et la toute-puissance de la popularité ne dure qu'un temps. Il suffit d'une fausse manœuvre qui heurte un peu l'esprit des foules pour que l'idole soit piétinée.

— J'ai l'air d'une bête en cage, d'un numéro de chez Barnum, me disait, un jour, G..., en regardant avec effroi mille yeux phosphorescents qui, autour d'elle la contemplaient.

Ce qui ne l'empêcha pas de sourire le plus aimablement du monde.

Les manifestations de la foule prennent des proportions énormes en Amérique.

Tout l'intéresse, la passionne. Lorsque Valentino est mort. Des centaines de milliers de curieux défilèrent devant son cercueil, exposé chez Campbell-Mortuary.

On devait faire queue pendant des heures pour pouvoir jeter un regard sur le cadavre de la vedette. Deux blocs de rue étaient couverts par les curieux, aussi intensément que les boulevards l'étaient le jour de l'armistice.

— Oh ! Rudolph était mon acteur préféré. *He was so cute !*

— Je comprends ! Je veux voir son visage encore une fois.

— Oh ! moi, je viens pour voir comment il est, pas sur l'écran.

Vous croyez sans doute qu'il n'y avait que des femmes ? Vous vous trompez. Il y avait autant d'hommes. Que venaient-ils voir ? J'ai entendu bien des réflexions :

— Ah ! pauvre type ! C'était un fameux acteur !

Bref, cette foule invraisemblable de curieux vinrent fourrer leur nez sur ce cadavre.

La popularité est d'autant plus vaine que l'on sait qu'elle est éphémère. Avant le match Dempsey-Tunney, Dempsey était haï de tout le monde, et Tunney adoré. Après le match, la popularité de Tunny vainqueur baissa instantanément, cependant que celle que Dempsey vaincu remontait de cinquante pour cent. Incompréhensible !

La publicité, pourtant, doit être très bien faite, parce qu'elle ne doit pas avoir l'air d'être faite. Lorsque le public se rend compte que telle vedette fait de la publicité bon marché, comme celle de vanter certain produit alimentaire, il se dit :

— Tiens ! Tiens ! Elle a besoin d'argent.

La maison lui a donné au moins cinq mille dollars pour signer son nom.

Et le résultat est contraire au résultat espéré. Non. La vedette doit se faire une publicité qui ressemble à une chose faite de bonne volonté. Les *personals appearances* ou leur présentation aux spectateurs d'un de leurs films sont excellentes. L'acteur vient sur la scène et fait un petit discours un peu dans ce genre :

— Je suis, ce soir, bien content de vous présenter mon dernier film. J'espère qu'il vous plaira, car je travaille toujours dans l'espoir de contenter mes admirateurs.

Les applaudissements crépitent. Chacun a l'impression que le speech s'adresse à lui personnellement. Puis, il a vu la star en char et en os, il l'a entendue parler, il l'a regardée sourire. Lorsque, ensuite, il la reconnaîtra sur l'écran, il sera satisfait d'en savoir plus long que si elle n'était pas venue au théâtre. Et il lui sera très dévoué.

Les vedettes, si elles sont charmantes dans les circonstances officielles ou par lettre (que leurs secrétaires écrivent), le sont moins dans d'autres circonstances privées, – en voyage, par exemple. Car les journalistes, les interviews, les demandes, l'adoration d'un peuple, sont d'une indiscretion formidable. Adolphe Menjou, durant son voyage en Europe, n'est resté seul qu'au coucher. En dehors de ça, son appartement de l'hôtel Majestic était rempli de monde. Peintres, écrivains, photographes, journalistes, rentiers, amis, faux amis, ennemis, etc... Le premier jour, il était ravi. Le troisième, il n'en pouvait plus. Las de recevoir ces gens fatigants, il répondit, un jour, à une voix qui, par téléphone, lui disait :

— Je voudrais vous voir, monsieur Menjou, pour une interview.

— Si vous voulez une interview de moi, c'est deux mille francs. Je vous attends, monsieur.

Le monsieur n'est jamais monté.

Lorsqu'il allait aux courses, il était, le malheureux, suivi par tout le pesage. Il marchait très ennuyé devant les jumelles braquées sur lui.

— Oh ! je le croyais mieux que ça.

— Il n'est pas mal.

— Oui, mais aucun chic. Trop cabot.

— Et la petite... Oh ! là là !

Ou bien :

— Il est sympathique hein ?... Exactement comme à l'écran.

— J'ai envie de l'embrasser.

— Monsieur Menjou, voulez-vous me signer cet album ?

Sinistre idée. Il a eu, ce jour-là, cinq cent soixante-quinze cartes de visites à autographier. Et quoique las, il n'osa jamais refuser.

Ainsi, un acteur de cinéma est l'obligé du public. Il doit, pour sa sauvegarde, l'entretenir dans de bonnes dispositions pour qu'il puisse conserver sa valeur. La publicité tâche de forcer la popularité. Et une fois que l'on a cette popularité, le plus dur est de la conserver. Car les Américains, comme des enfants gâtés, ne se contentent jamais de ce qu'ils ont. Ils veulent toujours du nouveau, au contraire des Français qui n'ont de goût que pour les vedettes anciennes. Il faut avoir avec la foule la gentillesse, la finesse, les obligations, le doigté que l'on a avec un protecteur puissant. Accablé par son exigence, il faut savoir la contenter discrètement. Et je vous assure que d'être glorieux est un travail que je ne vous souhaite guère, et que c'est un métier comparable au métier si ingrat d'un roi.

X

Les salaires

Les salaires annoncés par les journaux font partie aussi de la publicité. C'est en effet, inadmissible qu'un acteur de cinéma connu n'ait pas la réputation de gagner des milliers de dollars par semaine. Or, si, effectivement, les salaires sont très élevés, ils ne peuvent pas se comparer, surtout maintenant, aux salaires proclamés.

Comme je l'ai déjà dit, on paye un acteur ou un metteur en scène d'après son rendement auprès du public. Et c'est justice. Les contrats sont faits, renouvelables, tous les ans, et à progression, par exemple : 350 dollars par semaine, pour commencer, contrat de trois ans; la deuxième année, 1.000 dollars; la troisième 2.000 dollars. Si

l'acteur ou le metteur en scène n'ont plus de succès entre temps, le contrat n'est pas renouvelé. Si, au contraire, le succès s'affirme, le contrat est rempli intégralement.

On gagne au cinéma plus que dans n'importe quel métier. Un second assistant touche 75 dollars par semaine, ce qu'un chef de bureau ordinaire a du mal à gagner. Un acteur est rarement sans contrat à moins de 150 dollars par semaine, ce qu'un chef de bureau ne gagne jamais. Un *scenario writer* commence à 250 dollars par semaine. Il peut atteindre le prix de 35.000 dollars par scénario. Tel est le cas de Darney Glazer. Frances Marion, célèbre scénariste, doit toucher 2.500 à 3.000 dollars par semaine. Par contre, Jean de Limur, qui ne commence seulement à être connu, ne doit pas avoir plus de 300 dollars par semaine, ce qui, dans tout autre industrie, est un salaire absolument splendide.

Les metteurs en scène sont encore plus payés. Lubitch gagne 125.000 dollars par réalisation; Fitzmaurice, 75.000; Raoul Walsh, 7.500 par semaine; Mal.-St. Clair, 3.000 par semaine. Mais ce sont les tout premiers. Les metteurs en scène plus jeunes se font entre 700 et 2.000 dollars par semaine.

Les acteurs sont ceux qui, dans l'industrie cinématographique, sont le plus payés. Voici quelques prix :

Tom Mix, environ 20.000 dollars par semaine. C'est l'homme le plus payé de la colonie. Il a la particularité de toucher son argent par jour, et en or. En dehors des banques, où sa fortune est en sûreté, il a chez lui toujours 500.000 dollars en billet, dans un tiroir, – par prudence, sans doute, si les banques sautaient. Coleen Moore gagne 17.000 dollars par semaine. Elle les vaut, étant extrêmement populaire. Mary Pickford, Gloria Swanson, Norma Talmadge, Constance Talmadge, n'ont pas de salaires fixés, ayant leurs propres productions distribuées par United Artist. Pour chaque film, elles immobilisent un capital qui leur rapporte beaucoup si le film est bon, rien si le film est mauvais. Leur responsabilité est donc énorme.

Ainsi, du reste, sont Douglas, Chaplin, et Harold Lloyd. Je crois que c'est ce dernier à qui ses films rapportent le plus. Corinne Griffith, maintenant chez First

National, doit gagner 5.000 par semaine; Dick Barthelmess, environ 10.000; Alice White, 1.000; Molly O'Day, 1.000.

Chez Metro, Greta Garbo doit gagner 3.000; John Gilbert, 7.000; Renée Adorée, 3.000; Aileen Pringle, 2.500; Lew Cody, 3.000; Marion Davies a sa propre production. George-K. Arthur, 2.500 environ.

Chez Paramount Adolphe Menjou gagne 10.000; Richard Dix, 5.000; William Powell, 2.500; Bancorff, 2.500; Bébé Daniels, 5.000; Pola Negri, 8.000.

Chez Fox, Janet Gaynor, lorsqu'elle tourna L'Aurore, gagnait 300 dollars par semaine, Son avocat lui obtint un nouveau contrat en rapport avec son prodigieux talent et son prodigieux succès. Elle a, maintenant, 3.000 dollars environ. De même, Charlie Farrell, qui, pendant longtemps, se promenait dans la modeste ford qu'il avait étant extra. Vic Mac Laglen dois gagner 2.000 dollars; Madge Bellamy, aussi; June Collyerm un peu moins. Sally O'Neil, Claire Windsor, Lois Wilson, Mae Mac Avoy, Lupe Velez, Margaret Linvingston, Jane Winton, se font entre 1.000 et 3.000 par semaine, lorsqu'elles travaillent. Don Alvarado, Gilbert Roland, Gary Cooper, James Hall, sont, parmi les jeunes gens, ceux qui gagnent le plus.

Tels sont quelques salaires de metteurs en scène et d'acteurs. Ils sont très hauts, et le métier est rémunérateur. Mais comptez combien gagnent entre 5.000 et 10.000 par semaine, entre 1.000 et 5.000, entre 1.000 et 2.000 par semaine. Comptez le nombre de ceux qui font du cinéma, et dites-moi si vous n'aimeriez pas mieux rester chez vous, plutôt que de tenter, contre cette force immense qu'est la concurrence, la fortune en crevant de faim.

René Guetta.

(A suivre.)

